

Les Accords Silencieux

Julien Cabé

Un siècle plus tôt, à la suite d'un effondrement brutal des grands réseaux de communication qui reliaient jusque-là les États et les peuples, une crise politique et sociale majeure avait ébranlé le monde. L'ordre mondial s'en était trouvé fragilisé, les équilibres avaient vacillé, et les sociétés, partout, s'étaient mises en quête d'un nouveau modèle. C'est dans ce contexte que l'humanité avait découvert le flux, une énergie ondulatoire capable d'interagir avec la matière, le vivant et même l'invisible.

Peu à peu, le flux était devenu la pierre angulaire du nouveau monde. Il nourrissait l'innovation et la technique, organisait les villes, et servait de marqueur de prestige social autant que d'instrument de pouvoir. Dans cette société, maîtriser le flux signifiait souvent exister, réussir, ou simplement survivre.

Année 2150. Cité Centrale de Simeya.

L'aube se levait à peine, et déjà les lignes de flux faisaient scintiller la Cité Centrale, comme si le pouvoir lui-même circulait à ciel ouvert.

À vingt-quatre ans, Nériss Valenne incarnait déjà tout ce que la Cité Centrale aimait donner à voir : la jeunesse brillante, la maîtrise du flux, le mérite apparent, et cette perfection lisse dont les puissants faisaient volontiers leur vitrine.

Elle était née sur les hauteurs de Vélor, là où les tours de verre accueillaient l'aube bien avant le monde d'en bas, dans un quartier ceint de lignes de flux dont la profusion lumineuse révélait la masse d'informations, d'ordres et de pouvoirs qui y transitaient. Son père, le chancelier des trames Aurel Valenne, siégeait au Haut Conseil des Infrastructures, une instance qui régissait l'usage du flux dans la construction des villes et des grands réseaux. Sa mère, la rectrice Aliénor Valenne, dirigeait un institut d'architecture vibratoire, discipline de pointe où le flux servait à sonder la matière, et à la modeler. Leur nom avait ce pouvoir silencieux et redoutable d'ouvrir certaines portes avant même parfois qu'elle n'ait eu l'idée d'en franchir le seuil. Dans les réceptions, on

disait de Nérís qu'elle était « promise à l'excellence », avec cette douceur acérée dont les puissants se servent pour choisir, à votre place, le destin qui vous attend.

Elle maîtrisait le flux lumineux avec une grâce et une facilité qui tenaient de l'insolence. À dix-sept ans, elle savait déjà tisser des maillages de photons capables de retenir la lumière dans l'air, d'y faire circuler messages ou données, d'y déployer des formes visibles jusqu'au ciel, et de donner aux discours, notamment politiques, un éclat et une charge émotionnelle presque irrésistibles. Elle avait suivi les cycles préparatoires les plus exigeants avant d'intégrer l'École Supérieure d'Accord des Ondes, communément appelée ESAO, une institution illustre et prestigieuse dont les façades de tuiles iridescentes vibraient imperceptiblement au passage du vent, comme si le pouvoir lui-même y murmurait à voix basse dans la matière. On y formait les futures élites de la gouvernance, de la stratégie d'influence et de la communication publique, chargées de façonner le récit collectif autant que de préserver l'ordre établi.

L'ESAO incarnait l'excellence. Nérís y brillait.

Elle saisissait tout avec une rapidité déconcertante, travaillait tard dans la nuit et remettait toujours son travail avant les autres. On admirait sa précision, sa concentration, et cette façon singulière de rester imperturbable, comme étrangère à toute fatigue. On disait qu'elle avait ce talent rare de trouver l'équilibre juste entre la rigueur technique et les émotions. Très tôt, elle fut repérée pour intervenir sur des cérémonies officielles, puis sur les programmes de cohésion civique. Le pouvoir de la Cité Centrale, qui commençait à se durcir contre certains usages du flux, tout en exploitant d'autres sans scrupule, appréciait les jeunes prodiges. Nérís n'était ni particulièrement docile ni franchement rebelle. Elle voulait surtout être à la hauteur. Et, au début, cela suffisait.

La première fois qu'elle comprit que le flux pouvait faire taire quelque chose en elle, ce ne fut pas dans une salle de cours, mais après l'enterrement de sa sœur aînée.

Liora avait tout juste vingt-neuf ans. Une chute de plateforme, un bref défaut de stabilisation du flux, une minute infime qui s'était refermée sur elle pour toujours. Dans la semaine qui suivit, la maison Valenne se remplit de soupirs attristés, de murmures, d'étoffes noires, et de mains posées sur l'épaule. Nérís reçut des condoléances

comme on reçoit une pluie froide. Elle se tint droite. Elle remercia. Elle ne pleura pas. Là-haut, au sommet des tours de verre, les sanglots n'avaient pas leur place.

Le soir du septième jour, seule dans sa chambre, elle se sentait vide, comme si ses pensées et ses émotions s'étaient retirées hors d'atteinte. Elle posa, par réflexe autant que par habitude, les doigts contre la paroi de cristal conducteur. La douceur de la matière, sa chaleur presque imperceptible, la tirèrent brièvement de sa torpeur. Alors elle fit ce qu'on lui avait toujours appris à ne pas faire : elle laissa le flux résonner sans objectif, sans protocole, sans direction. Juste pour sentir quelque chose. Juste pour éprouver à nouveau.

La lumière remonta lentement le long de ses avant-bras, avec la douceur d'une eau tiède qui se répand. Dans sa poitrine, le nœud se desserra d'un millimètre. Puis de deux. La douleur cessa de lui brûler l'esprit. Et le silence, enfin, redevint supportable.

Ce n'était pas de la joie. Pas même du soulagement. C'était une courte trêve.

Néris retira vivement ses mains, rattrapée par l'interdit, mais profondément troublée par la simplicité de ce geste. Elle se promit que cela ne se reproduirait pas.

Elle recommença.

Au début, personne ne s'aperçut de rien, pas même elle. Elle se disait qu'elle s'aidait simplement à tenir, qu'elle apaisait son esprit, qu'elle utilisait une ressource qu'elle maîtrisait bien mieux que d'autres. Elle connaissait pourtant le risque de la dépendance au flux. Selon certaines modalités de résonance, le flux pouvait, du moins sur une courte période, faire disparaître la souffrance, et produire des sensations d'euphorie ou de puissance, mais au prix de lourdes complications. Les spécialistes savaient que le flux, laissé sans cadre, pouvait ouvrir la voie au désaccord adaptatif, surtout chez ceux dont l'équilibre était déjà fragile. Dans les familles riches et puissantes, on préférait une explication plus directe, plus rassurante aussi : cela n'arrive qu'aux imprudents.

Néris n'était pas imprudente. Elle était brillante.

Elle fit donc ce que font les esprits brillants lorsqu'ils veulent croire qu'ils ont encore le contrôle : elle inventa ses propres règles.

Jamais avant midi.

Jamais la veille d'une présentation.

Jamais deux fois de suite pour la même raison.

Jamais pour oublier, seulement pour mieux fonctionner.

Puis vint la longue saison d'hiver, et la sollicitation du Conseil Central, qui souhaitait lui confier la conception d'une série de trames lumineuses pour le discours présidentiel. Nérís découvrit que quelques secondes de flux dirigé au creux du sternum lui donnaient l'impression que tout rentrait dans l'ordre. Elle parlait plus facilement. Pensait plus vite. Les autres la regardaient avec admiration. On récompense souvent les premiers signes de l'autodestruction quand ils prennent la forme de la performance.

Alors elle augmenta.

Le corps s'habitue à presque tout. Au flux aussi.

Ce qui, au début, ouvrait en grand une fenêtre, finit par n'entrouvrir qu'une fente. Il fallut utiliser le flux plus fort, plus longtemps, plus souvent. Nérís se mit à utiliser des résonateurs portatifs qu'elle n'aurait jamais dû détenir hors de ses ateliers. Les modèles les plus récents étaient certes coûteux, mais assez petits pour se dissimuler dans une manche. Avec eux, l'effet survenait désormais bien plus vite et plus fort que tout ce qu'elle parvenait encore à générer seule dans l'état où elle se trouvait.

Sans même s'en apercevoir, elle avait cessé d'utiliser le flux pour aller mieux. Elle s'était surprise à constater qu'elle fonctionnait moins bien en son absence et n'y recourait plus désormais que pour ne pas aller mal.

D'abord, elle évita les questions. Puis le silence et la dissimulation devinrent un réflexe.

À l'ESAO, elle manqua des entraînements collectifs, disant préférer travailler en autonomie. Chez elle, elle évitait les repas, prétextant des protocoles d'entraînement nocturnes. Ses amis remarquèrent peu à peu qu'elle disparaissait sans prévenir, qu'elle revenait parfois exaltée, parfois étrangement lointaine. On lui demanda si elle

allait bien. Elle répondait simplement, avec une aisance si parfaite, que chacun finit par se sentir maladroit et désobligeant d'avoir posé la question.

La dépendance aime cette politesse-là.

Un an passa ainsi. Nérís obtint brillamment son diplôme. On la recruta dans une unité prestigieuse chargée des interfaces de cohésion urbaine, ces architectures de flux qui régulaient les espaces publics, afin d'y maintenir calme et fluidité de la circulation. En réalité, c'était aussi, et peut-être surtout, une fonction politique de premier plan. On y modulait les émotions collectives au nom de l'ordre public. Nérís sentait déjà qu'il y avait là quelque chose qui la heurtait, mais se répétait qu'elle pourrait infléchir les choses de l'intérieur. Elle se répétait beaucoup de choses d'ailleurs.

Au travail, ses résultats furent d'abord spectaculaires. Ses supérieurs la citèrent en exemple et on l'envoya sur les missions les plus complexes.

Puis, petit à petit, des fissures apparurent. D'abord presque imperceptibles, elles ne semblaient être que de simples écarts, le genre d'erreurs que l'on attribue à la fatigue ou à un moment d'inattention. Mais ces failles discrètes allaient se cristalliser en des situations autrement plus graves. Elle finit par oublier certaines séquences de sécurité lors d'un événement public, inversa deux niveaux de fréquence sur un dispositif de quai, provoquant un désordre heureusement vite circonscrit.

Ses mains tremblaient, souvent lorsqu'elle n'avait pas utilisé le flux depuis plusieurs heures. Une douleur sourde s'installait alors à la base de son crâne, la lumière du jour lui devenait insupportable, et le moindre bruit résonnait trop fort. Certaines nuits, elle tremblait en silence dans ses draps, le cœur battant à tout rompre, avec la certitude que son esprit allait se dissoudre si elle ne se connectait pas au flux.

Alors elle recommençait.

Ce qui lui faisait le plus honte, ce n'était pas d'en avoir besoin. C'était de découvrir jusqu'où elle était prête à aller pour continuer, avec cette peur grandissante qu'un jour quelqu'un finisse par comprendre.

Elle en vint à revendre des bijoux et des cadeaux que sa mère lui avait offerts, afin de payer des résonateurs clandestins, plus puissants que les appareils autorisés. Et, pour prolonger ses séances de flux dans la salle technique, elle alla jusqu'à falsifier ses propres accès au sein de l'unité.

La chute sociale fut moins spectaculaire qu'elle ne l'aurait imaginé et craint, et c'est peut-être cela qui la rendit plus terrible. On ne tombe pas toujours d'un coup, on glisse par étages.

D'abord, on l'écarta avec discrétion des projets les plus sensibles. Puis les dîners se firent plus rares, tout comme les invitations.

Un matin, en pleine présentation au Grand Conseil, elle perdit le fil d'une trame cruciale. Ce n'était pas grand-chose, un simple blanc. Mais dans cette hésitation, tous ceux qui la scrutaient virent autre chose qu'un bref moment de fatigue : ils virent le risque. Dans cette caste, pas de place pour la faiblesse. Le soir même, on la plaça en congé forcé, avant qu'elle ne compromette l'image de son unité et des gouvernants.

Elle retourna dans le vaste appartement familial du centre qu'on lui laissait encore occuper, au dix-neuvième étage d'une tour aux façades d'ambre doré. Elle y vécut seule pendant trois mois, ne quittant presque jamais les lieux, sinon pour récupérer les repas que les cuisines familiales faisaient monter jusqu'à elle. Jour après jour, elle utilisait le flux comme on entretient une braise qu'on n'ose plus laisser s'éteindre. Les plantes, elles, moururent. Ses liens avec les autres aussi. Puis les messages cessèrent tout à fait.

Un soir, en se regardant dans la glace du vestibule, elle eut du mal à reconnaître son visage dans le grand miroir de cette pièce où elle ne venait habituellement plus, sauf en passant.

Ses pommettes ressortaient davantage. Son teint avait pris cette pâleur grisâtre et presque translucide de ceux qui ne vivent plus tout à fait au même rythme que les autres. Mais le pire n'était pas encore visible dans ces signes-là. Le pire était dans son expression : une tension, une attention désormais happée par la seule utilisation du flux.

Elle pensa : je ne suis plus libre. Et cette phrase, en elle, eut la netteté froide d'un diagnostic.

Le lendemain, secouée par cette prise de conscience, elle voulut essayer de tout arrêter. Elle jeta ses deux derniers résonateurs dans le disloqueur à déchets, coupa ses accès au cristal, et verrouilla l'armoire technique. À la sixième heure, la douleur commença à monter en elle comme une marée lente mais implacable. Frissons, hypersensibilité au bruit, angoisse brutale, et besoin si intense qu'il effaçait tout le reste. Elle passa l'après-midi recroquevillée sur le sol, incapable de penser à autre chose qu'à l'instant suivant : tenir dix minutes, puis dix de plus. À la tombée de la nuit, elle força l'armoire avec un outil de maintenance et reprit une dose plus importante que d'ordinaire.

Ensuite, allongée sur le marbre froid, elle pleura enfin pour de vrai.

Pas seulement pour Liora, ni pour sa carrière perdue, ni pour l'argent, ni pour les mensonges. Elle pleura cette manière qu'avait l'addiction de lui confisquer jusqu'à sa vie : ses journées ne lui appartenaient plus, et chacune d'elles se réduisait à négocier avec le tyran qu'elle portait désormais en elle.

Deux jours plus tard, on frappa à sa porte.

Néris n'ouvrait plus à personne. Mais la voix qui appela son nom depuis le couloir lui était familière et réveilla quelque chose qui lui paraissait très ancien.

— Néris ? C'est moi, le Professeur Sorell.

Maël Sorell avait été son enseignant à l'ESAO, et son maître de thèse. Un homme sec, aux cheveux blancs coupés court en brosse, connu pour son exigence. Il n'avait jamais cherché à être la coqueluche des étudiants, pourtant les plus fragiles d'entre eux se sentaient souvent curieusement en sécurité avec lui. Malgré l'affection qu'elle lui portait, cela faisait longtemps qu'elle ne répondait plus, pas même à ses messages les plus récents.

Néris hésita longuement avant d'entrebâiller la porte, puis de le laisser entrer.

Le professeur ne manifesta ni surprise ni pitié. Son regard fit lentement le tour de l'appartement, prit acte de son état comme de celui de Nériss, puis vint se poser simplement sur elle.

— J'ai pensé que vous pourriez avoir besoin d'un endroit calme, et... accueillant, où l'on ne vous demande pas de sauver les apparences, dit-il.

Elle voulut répondre qu'elle n'avait besoin de rien, et le faire déguerpir. Ce fut pourtant un rire cassé qui sortit de sa gorge nouée.

— Vos parents ont tenté à maintes reprises de m'empêcher de venir, ajouta-t-il. J'en ai conclu qu'il était urgent que je le fasse.

Il lui tendit une carte mince, gris mat, frappée du sceau de l'École. Au dos figurait une adresse et trois mots : Unité de Réaccord Clinique.

— Nous l'avons ouverte il y a trois ans, dit-il. Officiellement pour les accidents liés au flux. En réalité, pour ceux que le système préfère abandonner à leur prétendu échec. Je ne sais pas si vous accepterez, je ne sais même pas si je viens trop tard, mais ce lieu existe et je peux vous y accompagner.

— Vous saviez ? demanda-t-elle.

— Je le soupçonnais. Vous n'êtes malheureusement pas la première élève brillante à se brûler les ailes pour continuer, coûte que coûte, à briller. Je regrette de ne pas être intervenu plus tôt en ce qui vous concerne, compte tenu de vos capacités... et de votre famille.

Elle regarda la carte. Elle pensa à ces derniers mois de souffrance. Puis elle entrevit une étincelle d'espoir, rapidement douchée.

— Je n'ai pas de quoi payer, murmura-t-elle.

Maël haussa une épaule.

— Ce n'est pas le sujet.

L'École n'avait pas changé. On retrouvait toujours ses bâtiments de pierre sombre, alignés au bord des jardins de vent, et ses passerelles suspendues où l'air, certains soirs, semblait chanter doucement contre les rambardes. Ce soir-là, elle n'y entra pas par le grand hall des cérémonies, avec ses sculptures solennelles et sa trame lumineuse majestueuse. Le Professeur Sorell conduisit Nérís vers une petite aile latérale, ouverte sur une cour intérieure plus discrète. Là, il n'y avait ni marbre, ni emblème, ni rien du clinquant dont l'institution aimait d'ordinaire s'entourer. Seulement de grandes fenêtres rondes, des plantes feuillues et colorées bien vivantes, et dans l'air une odeur apaisante de verveine infusée, la tisane préférée du professeur.

Personne, ici, ne lui demanda son nom pour en vérifier la valeur. On lui demanda simplement ce qui lui manquait pour pouvoir se reposer au mieux.

La médecin qui l'accueillit le lendemain s'appelait Julia Floren. Elle avait une voix tranquille, un visage d'une infinie douceur et une connaissance du flux qui se sentait moins dans l'étalage du savoir que dans la précision des questions que personne ne lui avait jamais posées.

Quand avez-vous utilisé pour la première fois le flux pour réguler une émotion ?

Quand avez-vous compris que vous ne le contrôliez plus ?

Que se passe-t-il si vous essayez de réduire ?

Qu'est-ce qui, malgré tout, compte encore pour vous ?

Nérís s'était préparée à la réprobation, ou du moins au rappel à l'ordre. Ce qu'elle trouva, ce fut une écoute et un accueil bienveillant.

Les premiers jours furent les plus durs. L'Unité de Réaccord Clinique ne promettait aucun miracle, juste une possibilité et de l'aide pour s'y aventurer. Son corps, perturbé par des cycles intenses de stimulation, devait réapprendre. Son cerveau, ses perceptions, son sommeil, ses émotions même, allaient protester. On ne lui parla pas de faiblesse morale ou d'imprudence coupable. On lui parla des circuits du flux, de la place de son environnement, de sa solitude enfin. Pour la première fois depuis longtemps, tout ce qu'elle vivait, retrouvait un peu de sens.

On ajusta progressivement son exposition au flux, non pas en l'arrachant brutalement à toute pratique, ce qui l'aurait brisée, mais en réintroduisant un rythme de vie, des

relations sociales bienveillantes, de petits espaces de plaisir, et surtout la liberté de choisir. Ses mains tremblaient. Elle avait des sueurs, des accès d'angoisse atroces, des moments de colère, et des heures de vide absolu où elle se sentait inutile, irrécupérable. Dans les périodes les plus difficiles, une présence arrivait, toujours. Un soignant, un autre étudiant en rétablissement. On restait assis près d'elle. On mettait des mots sur l'envie sans pour autant s'y soumettre.

Il y avait aussi ces ateliers singuliers, qu'elle aurait jadis jugés avec mépris : écouter les premiers grésillements de la fatigue, démêler le manque du chagrin, rendre au corps une cadence plus paisible, redonner des mots à ce que la survie avait réduit au silence. On y pratiquait aussi le flux à basse intensité, non pour se fuir, mais pour se rejoindre peu à peu. Au début, tout cela lui sembla dérisoire, presque vain.

Puis, lentement, elle comprit ce que ces gestes tentaient de lui rendre.

L'addiction lui avait pris bien plus qu'un poste ou une réputation. Elle lui avait volé ses liens élémentaires avec elle-même. Les soins ne visaient pas seulement à l'éloigner de l'usage nocif du flux, mais à lui redonner des appuis solides pour vivre autrement.

Elle fit une rechute au dix-neuvième jour.

Une ancienne « connaissance » lui avait transmis un flux textuel. Un message bref, lapidaire, avec un lieu et une proposition de résonateur « plus puissant, plus stable », et surtout une image qui réactiva immédiatement des sensations et des souvenirs pourtant enfouis. Nériss passa plusieurs heures à lutter contre une envie de plus en plus irrépressible, puis quitta l'Unité sans prévenir. Elle marcha jusqu'au quartier des docks, prit l'objet qu'on lui tendait, et l'utilisa dans une cabine de maintenance déserte.

L'effet fut immédiat. Saisissant. Mortifiant.

Pendant quelques minutes, le monde retrouva cette netteté trompeuse qu'elle avait tant regrettée, tant attendue au cours des dernières semaines. Puis la culpabilité éclata en elle avec une violence foudroyante. Elle resta longtemps assise, l'appareil encore tiède dans la paume de sa main, convaincue qu'elle venait de confirmer ce que beaucoup pensaient déjà : qu'au fond, elle ne voulait pas vraiment s'en sortir.

Quand elle revint, Julia l'accueillit sans colère, sans la moindre trace de jugement dans le regard.

— Vous êtes revenue, dit-elle seulement avec un léger sourire.

Néris baissa les yeux.

— J'ai tout gâché.

— Non, répondit Julia. Vous avez fait une rechute, un faux pas. Ce n'est pas la même chose.

Ce soir-là, elles reprirent ensemble la séquence entière : le message, l'angoisse, les pensées obsédantes et envahissantes, le trajet à marche forcée pour ne pas réfléchir, le soulagement enfin, et puis la honte et la culpabilité. Non pour excuser, mais pour comprendre. À quel moment le cours des choses aurait-il pu dévier ? Qu'essayait-elle d'apaiser, au juste, ou de ressentir ?

Cette manière de faire ébranla quelque chose de profond chez Néris. Toute sa vie, elle avait cru que seule l'excellence irréprochable donnait droit à une place. Or voilà qu'un lieu lui disait : même après la chute, vous avez encore la vôtre. Une place qu'elle n'avait plus sentie sienne depuis longtemps.

C'est peut-être là que commença vraiment sa reconstruction.

Les semaines devinrent des mois. Son visage reprit de la couleur. Ses nuits s'allongèrent et les tremblements s'espacèrent jusqu'à disparaître. Surtout, elle comprit que le désir obsessionnel de flux ne s'abolissait pas par un simple effort de volonté, mais qu'il perdait de sa force dès lors qu'il cessait d'apparaître comme la seule issue face à la souffrance et au sentiment de vide.

Un après-midi de printemps, Maël l'emmena dans l'ancien atelier des fondamentaux, celui où, jadis, les étudiants apprenaient à stabiliser les faisceaux lumineux sans les forcer. Des plaques de verre opalin étaient alignées sous la verrière. Dehors, le vent bousculait les glycines contre les murs et faisait chanter les tuiles lumineuses.

— Vous avez passé des années à modeler le flux pour devenir acceptable aux yeux du monde, dit-il. Essayez désormais de l'employer pour faire du monde un lieu plus acceptable pour vous.

Néris posa les mains sur la plaque. Le flux lumineux vint, faible, hésitant. Pas la décharge puissante qu'elle recherchait autrefois, mais un léger filin. Elle le laissa courir, non en elle-même, mais dans l'espace devant elle. Elle ne chercha plus à oublier. Elle chercha la sérénité d'un accord avec le flux lumineux, une manière plus juste de se tenir dans sa lumière sans s'y perdre. La plaque se mit à émettre une clarté douce, vivante, presque vibrante. Pour la première fois depuis des années, elle éprouva du plaisir sans contrepartie.

Elle pleura encore, mais autrement cette fois, et le sourire aux lèvres.

Lorsqu'elle quitta l'Unité résidentielle, neuf mois après y être entrée, rien ne s'était résolu par enchantement. Les liens avec sa famille restaient abîmés. Son père continuait de ne comprendre le monde qu'à travers la réputation. Sa mère oscillait toujours entre affection et volonté de maintenir du contrôle par crainte d'une rechute. Dans la ville, certains la reconnaissaient, puis détournaient les yeux, comme si l'ancienne prodige déchue portait en elle une forme de contagion.

Mais Néris n'était plus seule, et elle ne fuyait plus ce qu'elle savait désormais nommer. Il lui arrivait encore de chercher ses anciens réflexes comme on cherche un objet familier, avant de constater qu'ils n'étaient plus là.

Elle poursuivit son suivi en externe, en revenant régulièrement au centre. D'abord comme patiente, puis comme intervenante ponctuelle. Un jour, Julia lui proposa de coanimer un groupe de jeunes arrivants sur le thème du craving de flux, ce besoin irrépressible si envahissant et parfois incontrôlable.

— Moi ? s'étonna Néris.

— Qui en parlerait mieux que vous ? répondit Julia.

La première séance, Néris avait le cœur qui cognait comme jadis, avant une audition devant le Grand Conseil. Huit visages la regardaient, fermés ou méfiants. Elle reconnut

immédiatement ce qu'ils portaient : la fatigue de se défendre, la peur d'être réduits à leur addiction, la conviction douloureuse d'avoir tout raté.

Alors elle ne commença pas par un grand discours.

Elle dit simplement, avec douceur :

— Il y aura des jours où votre corps semblera parler plus fort que votre esprit. Des jours où l'envie prendra toute la place, au point de vous paraître la seule solution possible. Cela ne signifie pas que vous êtes condamnés. Cela signifie que vous traversez quelque chose de puissant et difficile. Et ce genre d'épreuve est plus facile à traverser lorsqu'on peut compter sur quelqu'un.

Néris découvrit qu'aider n'était pas sauver ou trouver des solutions pour les autres. C'était accompagner. Être une présence fiable, solide et tenace. Soutenir avec bienveillance. Elle apprit à repérer les signes précoces de rupture de flux. En parallèle, elle reprit des études pour devenir médecin du flux, convaincue qu'il fallait comprendre plus profondément ce qui blessait pour mieux tenter de le réparer.

Avec le temps, elle participa à la création d'un nouveau programme au sein de l'École : Les Accords Silencieux, destiné aux personnes en phase de rétablissement. On y aidait chacun, sans distinction sociale, à retrouver un usage apaisé du flux, mais surtout à reconstruire une existence plus stable, plus libre et plus sereine.

Le programme fit parler de lui. Certains responsables politiques le jugèrent dangereux, trop indulgent, presque subversif. Il faut dire que le pouvoir et les lobbys industriels étaient peu enclins à un usage trop régulé du flux. Néris souriait parfois avec amertume devant une telle ironie. Dans une société qui savait pousser les êtres à user du flux jusqu'à l'épuisement des corps et des esprits, la bienveillance en venait à passer pour un geste radical. Quant à la prévention, certains la regardaient presque comme une menace.

Des années plus tard, par un matin clair, elle se tenait dans l'aile clinique, devant une baie ouverte sur les jardins. Au centre de la pièce, une jeune femme nommée Ora triturerait la manche de sa veste.

— J’ai peur de ne plus savoir qui je suis sans le flux, dit Ora.

Néris reconnut la phrase avant même qu’elle soit finie. Elle-même se l’était répétée si souvent, et si longtemps.

Elle prit le temps de répondre.

— Je croyais cela aussi. En réalité, l’addiction ne nous révèle pas, elle occupe toute la place. Le soin ne vous enlèvera pas ce que vous êtes. Il vous rendra de l’espace pour le découvrir.

Le soir, lorsque le bâtiment se vidait, Néris traversait parfois, seule, les anciens ateliers. La lumière du couchant glissait sur les plaques opalines. Elle posait la main sur le verre, sentait le flux répondre en ronronnant, avec sérénité, sans mordre. L’envie envahissante revenait encore certains jours, sous des formes furtives quand la vie était plus dure : une fatigue, une difficulté. Elle avait cessé d’y voir un secret à dissimuler ou la preuve d’un échec. Elle savait désormais comment y répondre.

La liberté n’avait rien d’une insouciance retrouvée. C’était mieux que cela. C’était la possibilité de choisir malgré la vulnérabilité.

Un soir d’été, le Professeur Sorell vint s’asseoir près d’elle sur un banc de la cour intérieure. Le vent faisait frémir les herbes hautes avec un bruissement doux. Plus loin, quelques étudiants traversaient les passerelles, leurs silhouettes découpées dans la lumière déclinante. Le ciel, encore clair sur ses bords, commençait à se creuser d’un bleu plus profond. Néris demeura un moment, silencieuse, les mains posées sur ses genoux, le visage calme. Puis elle leva légèrement les doigts, avec cette grâce qui caractérise la sérénité retrouvée.

Alors, un flux lumineux se déploya devant elle, comme une lente respiration. Une première traînée de lueur monta dans le ciel, fine et souple, bientôt rejointe par d’autres nappes mouvantes, vert pâle, bleu froid, irisations mauves aux lisières. Elles se mirent à onduler au-dessus de la cour avec la majesté tranquille et saisissante d’une aurore boréale, comme si la nuit elle-même avait brièvement laissé sa place. Les voiles de lumière glissaient, se répondaient, se déformaient avec une lenteur paisible. Ce n’était

pas un spectacle destiné à impressionner. C'était le pur témoin de l'accord retrouvé avec le flux.

Les quelques voix qui montaient des passerelles s'éteignirent peu à peu. Même le vent semblait avoir ralenti. Nérís, elle, n'en avait pas conscience. Elle suivait simplement le mouvement, le laissant naître, se lever, se nuancer, avec sérénité. Sur son visage, rien de l'ancienne tension, rien de ce besoin incontrôlable. Seulement une paix profonde et lumineuse. Maël Sorell tourna légèrement la tête vers elle, mais ne dit rien. Il comprit qu'il assistait moins à une performance qu'à une réconciliation.

— Vous avez changé quelque chose ici, dit-il.

Nérís secoua la tête.

— C'est d'abord ce lieu qui m'a changée.

— Peut-être. Mais un lieu change aussi chaque fois qu'il refuse d'abandonner ceux qui vacillent.

Elle pensa à la jeune femme qu'elle avait été, si brillante, si haut placée qu'elle croyait ne jamais tomber, mais si prisonnière déjà de ce qu'on attendait d'elle, qu'elle n'avait pas vu le piège se refermer. Elle pensa à l'appartement obscur, au marbre froid, à cette phrase : *je ne suis plus libre*. Puis à tout ce qui avait suivi : la porte ouverte, la voix de Maël, les mains tendues, la rechute, et puis la liberté fragile mais retrouvée.

Au loin, la ville scintillait sous l'entrelacs de ses réseaux de flux. Des milliers de lignes lumineuses couraient d'une tour à l'autre, comme les nerfs d'un corps immense.

Elle se leva pour rejoindre l'aile clinique. Une nouvelle admission était prévue ce soir. Un garçon de vingt ans, usage massif de flux d'ombre, rupture familiale, exclusion. Le dossier disait peu. Les dossiers disent souvent peu d'ailleurs.

Sur le seuil, Nérís s'arrêta un instant. En posant la main sur la poignée, elle sentit revenir, très brièvement, cette vieille peur de ne pas trouver les mots justes. Derrière la porte, une voix jeune, brisée par la peur, demanda si cela servait à quelque chose de venir ici quand on avait tout gâché.

Néris entra.

— Oui, dit-elle. Cela sert.

Puis elle ajouta, avec cette douceur ferme qu'il lui avait fallu des années pour apprendre :

— Entrez. Nous allons reprendre à partir de vous, non à partir de votre chute.

Et, dans la lumière paisible de la pièce, une autre histoire pouvait commencer.